

Études littéraires africaines

Lettre d'Anthony Mangeon

Anthony Mangeon



Numéro 36, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026344ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026344ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mangeon, A. (2013). Compte rendu de [Lettre d'Anthony Mangeon]. *Études littéraires africaines*, (36), 148–153. <https://doi.org/10.7202/1026344ar>

Fanon. Un texte lisse, malgré l'apparente audace du style. Une prose aphone, malgré les cris.

En toute amitié,
Florence

Lettre d'Anthony Mangeon

Cher Nicolas,

Tu sais combien j'apprécie l'œuvre de Mbembe, que j'ai découverte avec *La Naissance du maquis dans le Sud-Cameroun*¹⁰ – une lecture à l'époque suggérée par Bernard Mouralis ! – et que j'ai fidèlement suivie et recensée depuis... Quand nous travaillions, toi et moi, à notre « à-propos » sur les études postcoloniales, voici trois ans, j'avais été cependant déçu de constater que ses seules contributions au volume *Ruptures postcoloniales*, dont il était pourtant l'un des co-éditeurs, était un texte déjà paru 5 ans plus tôt, chez le même éditeur, ainsi qu'un entretien avec Françoise Vergès où il ne disait finalement pas grand-chose de plus que dans son article, sinon qu'il jugeait désormais utile de faire le procès de l'africanisme français et en particulier celui de Jean-Loup Amselle.

Cela pouvait sembler de bonne guerre, étant donné qu'Amselle, dans *L'Occident décroché*¹¹ – son « enquête sur les postcolonialismes » en Afrique, en Inde et en Amérique latine – n'avait pas évalué très positivement le passage de Mbembe à la direction du Codesria, et qu'il s'avérait aussi très critique à l'égard du « postcolonialisme à la française » – allant jusqu'à détourner ironiquement, dans son chapitre final (« la facture postcoloniale »), un ouvrage auquel Mbembe avait contribué et qui avait alors connu un certain écho médiatique. Les émeutes des banlieues, en novembre 2005, avaient permis à ses auteurs d'être invités un peu partout à la radio, sur les plateaux téléés, pour diagnostiquer un « violent retour du refoulé » si la France contemporaine continuait à refuser d'interroger son héritage colonial et notamment ses compromissions racologiques... Je ne vais pas revenir en détail sur ce débat qui a progressivement pola-

¹⁰ MBEMBE (A.), *La Naissance du maquis dans le Sud-Cameroun*. Paris : Karthala, 1996, 440 p. (titre épuisé chez l'éditeur). Les autres ouvrages auxquels il est fait référence ici sont : MBEMBE (A.), *Sortir de la grande nuit*, op. cit. ; et BANCEL (Nicolas), BERNAULT (Florence), BOUBEKER (Ahmed) et VERGÈS (Françoise), dir., *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*. Paris : La Découverte, coll. Cahiers libres, 2010, 538 p.

¹¹ AMSELLE (J.-L.), *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*. Paris : Stock, coll. Un ordre d'idées, 2008, 320 p.

risé les positions avec, d'un côté, de fervents zéloteurs du post-colonial (Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès, et Achille Mbembe – quoi qu'il en dise), lesquels avaient surtout en commun de postuler un néant de la critique française sur la race ou sur la colonie avant leurs propres travaux, et face à eux des africanistes (Jean-Loup Amselle, Jean-François Bayart...) qui refusaient justement de voir ainsi ignorée leur démarche critique, et l'analyse de la raciologie républicaine réduite au seul label « postcolonial », label abritant par ailleurs de nombreuses publications sans profondeur historique et sans autre perspective qu'un réquisitoire contre l'Occident. J'ai déjà eu l'occasion d'écrire, dans les *ELA*, qu'il me semblait important, au contraire, de pouvoir penser à la fois avec Mbembe et avec Amselle, ou parfois contre l'un et contre l'autre, sans être sommé de choisir son camp. Mais pour revenir à mon propos, les contributions de Mbembe, dans *Ruptures postcoloniales*, me procuraient surtout un sentiment mitigé car elles me laissaient tout à la fois espérer du nouveau, et nourrir quelque inquiétude. Du nouveau, parce que la présentation de l'auteur, en fin de volume, annonçait la « parution prochaine, aux éditions de la Découverte d'une *Critique de la raison nègre* » ; et de l'inquiétude parce qu'en sus du recyclage déjà bien amorcé de sa propre production, Mbembe me semblait désormais enclin à une certaine posture prophétique qui n'augurait rien de bon... (Il suffit à cet égard de relire la note justifiant, en 2010, la reprise du texte de 2005 : « Ce texte a été publié une première fois dans l'ouvrage collectif *La Fracture coloniale*¹² (*op. cit.*), en 2005, avant les émeutes urbaines de 2005, avant le discours de Dakar, avant le mouvement social dans les outre-mers de 2009, avant la campagne médiatique et politique contre “la repentance”, et avant le “grand débat” de 2009 sur l'identité nationale » (p. 205) : la mention d'un « *op. cit.* » porte certes l'empreinte d'un « éditeur » (et Mbembe est après tout l'un d'eux), mais faute d'un « N.d.É. » signalant explicitement son intervention, l'auteur de cette note reste, selon toutes vraisemblances, l'historien lui-même, et dans le registre messianique du « J vous l'avais bien dit » ou celui, plus rhétorique, d'une instrumentalisation d'événements historiques non corrélés comme autant de preuves extrinsèques d'un discours résolument judiciaire, on ne saurait en réalité mieux faire ni mieux dire.

¹² BANCEL (N.), BLANCHARD (P.) et LEMAIRE (S.), dir., *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*. Paris : La Découverte, coll. Cahiers libres, 2005, 322 p.

Quand a paru *Sortir de la grande nuit*, en octobre 2010, j'ai cru d'abord qu'il s'agissait de cette fameuse *Critique de la raison nègre* annoncée quelques mois auparavant, mais il m'a suffi de lire l'avant-propos pour comprendre que ce livre répondait en réalité à une autre actualité, ou plus exactement qu'il faisait jour à un impératif différent : la nécessité, pour Mbembe, de repenser de façon critique les indépendances africaines, en plein cinquantenaire, sans pour autant verser dans l'afropessimisme. Loin d'être « l'aube » tant attendue de « temps nouveaux », les « soleils des indépendances » s'étaient en réalité avérés, selon lui – né en 1957, année de l'indépendance du Ghana –, la continuation de logiques de prédation initiées à l'époque antécoloniale, et intensifiées durant l'ère coloniale ; « non-événement » (p. 58), puisqu'elle n'avait pas mis fin au « régime de l'échange inégal entre l'Afrique et l'Europe » (p. 44), la décolonisation ne valait finalement que par « l'expérience d'un soulèvement » ou l'espoir d'une « montée en humanité » qui avaient nourri le verbe et l'action d'un Frantz Fanon, auquel Mbembe rendait explicitement hommage en lui empruntant le titre métaphorique de son livre. Iconoclaste à l'égard de l'Afrique, Mbembe l'était donc tout autant à l'égard des A.P.C. (ou « anciennes puissances coloniales », pour parler comme la voix narrative des romans de Léonora Miano), ainsi que vis-à-vis d'autres institutions internationales qui, tels le FMI ou la Banque Mondiale, avaient accentué la précarité des vies africaines en favorisant les dérégulations, les contraintes monétaires, et en ne proposant d'autre horizon historique qu'une soumission toujours plus grande à la loi des marchés. L'ouvrage sonnait ainsi la charge contre le néo-libéralisme, incapable de favoriser en réalité les échanges, et contre la France, incapable quant à elle de « s'autodécoloniser » en renonçant à l'idée de race et notamment à une conception ethno-nationale de son identité comme rapport exclusif au sol. Face à ces doubles discours (un faux libéralisme, un faux universalisme), face à une telle duplicité (l'exacerbation en réalité des frontières, le maintien des hiérarchies et des inégalités), Mbembe défendait alors une autre conception de l'identité et, partant, un autre imaginaire politique, « en référence aux flux et donc largement déterritorialisé » (p. 101) qu'il articulait d'abord à la poétique de la relation d'Édouard Glissant (p. 78) et qu'il finissait par identifier à « l'afropolitanisme » : une conscience de soi nouvelle en Afrique, et commune avec ses diasporas, qui consiste à ne plus penser son identité uniquement à partir d'une origine, mais dans une ouverture sans précédent au « tout-monde ». Bref, « la déclosion du monde » contre « l'enclos de la race »,

l'afropolitanisme contre l'afrocentrisme ou toute autre forme de pensée ethnoraciale, et « l'enchevêtrement » ou « la concaténation » plutôt que « la segmentarité » et la séparation des mondes, toutes choses au demeurant préfigurées dans l'Afrique précoloniale comme « fédération de réseaux, espace multinational de circulations » (p. 183), toutes choses désormais incarnées par l'Afrique du Sud comme laboratoire d'une afromodernité en gésine, certes encore tenaillée par « la guerre des races », mais aussi résolument assise sur les piliers de l'économie capitaliste et de la mondialisation.

Si je me trouvais alors largement séduit par le propos, voire fasciné par les vastes fresques déployées dans *Sortir de la grande nuit*, plusieurs choses m'y mettaient toutefois mal à l'aise. D'abord le fait que, tout en brocardant l'idéologie néolibérale et ses iniquités, Mbembe employait en définitive la même *vulgate*. Ensuite l'ambivalence de son énonciation, qui consistait à s'inclure dans un « Nous » – non point de majesté, mais bien collectif et même « français » –, tout en pratiquant un travail de sape systématique contre ce peuple jugé unanimement « raciste » et « colonial » car « blanc » (« l'implicite blanc de la francité », p. 136) et désespérément « narcissique » dans son rapport à l'autre (p. 96, p. 104). En corollaire de cette énonciation ambiguë, il y avait une oscillation constante entre la célébration de « l'en-commun », lequel passe par « la présence d'autrui parmi nous, l'apparition du tiers » (p. 118), et la reconduction fréquente, au fil du livre, d'une logique strictement binaire (nous vs eux, Africains vs Français, Nègres vs Blancs) qui n'avait donc rien à envier aux dichotomies de la raison coloniale. Autre gêne croissante à la lecture : celle provoquée par la métaphore du veilleur, qui « fait le guet, du fond de la nuit postcoloniale » (p. 233) et qui, à force de sentences sur la prégnance du passé dans le présent, cherche moins à susciter l'assentiment, au terme d'une démonstration ou d'un raisonnement, qu'à rencontrer l'adhésion d'un public préalablement convaincu de certaines « vérités » (par exemple, l'affirmation récurrente, mais plus idéologique qu'historiquement ou scientifiquement établie, que « de tous les points de vue, la « plantation », la « fabrique » et la « colonie » ont été les principaux laboratoires où a été expérimenté le devenir autoritaire du monde tel qu'on l'observe aujourd'hui », p. 80). Dernière source de malaise, mais non la moindre pour le « lettré » que je suis : la réduction, tu le sais, car nous en avons abondamment parlé, du « texte littéraire » au seul statut d'« archive de prédilection » (p. 80) et donc de « document » sur lequel on peut asseoir un propos apodictique.

J'ai lu la *Critique de la raison nègre*, Nicolas. J'attendais impatiemment ce livre depuis qu'il m'avait été annoncé à nouveau par Pascale Iltis, chargée de presse des éditions de la Découverte. Mais j'ai été profondément déçu. Seule consolation, ou ironie de l'histoire : je ne m'étais finalement pas trompé en prenant, en 2010, *Sortir de la grande nuit* pour la parution, sous un autre titre, de cette *Critique* annoncée quelques mois plus tôt. Car j'y retrouve l'essentiel des thèses, ainsi que tous les travers que je viens de t'énumérer à propos de *Sortir*, mais exacerbés au point où Mbembe m'apparaît non seulement caricatural, dans son propos général, mais caricaturé lui-même. Et mon malaise ancien n'a donc fait que s'accroître. Sitôt le livre paru, il fait en effet l'objet d'un véritable concert de louanges. Des recensions dithyrambiques, par des journalistes qui n'ont probablement jamais lu Mbembe auparavant, et dont on peut douter qu'ils l'aient d'ailleurs lu intégralement, dans son dernier *opus* ; des interviews complaisantes, un effet boule de neige amplifié par les réseaux sociaux, et pour finir une désastreuse actualité qui vient opportunément apporter de l'eau au moulin, ou confirmer la thèse d'une France viscéralement, indécrottablement raciste. Dans ce contexte où la *mbembemania* devient un rempart sacré contre le *Taubira bashing*, est-il vraiment possible d'écrire qu'on juge ce livre plutôt mauvais, en tout cas bien moins bon que les précédents du même auteur ? Ne risque-t-on pas d'être aussitôt soupçonné des passions les plus tristes, celles dont Mbembe accuse précisément Jean-Loup Amselle et d'autres adversaires de la pensée post-coloniale ?

J'en parlais récemment avec une éminente journaliste parisienne, rédactrice en chef d'un important magazine. Elle me disait avoir laissé passer une recension fort complaisante, alors qu'elle-même était très déçue par l'ouvrage. Nous sommes tombés d'accord sur trois points, qui sont autant de paradoxes. D'abord sur le fait que tout en visant le plus large public, et point seulement les universitaires ou les africanistes, Mbembe faisait un usage très abusif, autoritaire et partial des références critiques, dans un langage parfois si métaphorique qu'il devient illisible. Sa pratique du *name dropping* s'est non seulement intensifiée, mais il ignore par ailleurs tout ce qui pourrait contredire ou simplement modérer son propos, choisissant même délibérément de passer sous silence la production critique française dès lors qu'elle ne progresse pas strictement à l'amble de son discours, mais plutôt à rebours (et en t'écrivant cela, je parle d'expérience). Vient ensuite le caractère confus de cette « raison nègre », qui peut désigner tout et son contraire : « par ce terme

ambigu et polémique », concède Mbembe, « l'on entend désigner plusieurs choses à la fois : des figures du savoir ; un modèle d'extraction et de déprédation ; un paradigme de l'assujettissement et des modalités de son dépassement ; et finalement un complexe psycho-onirique » (p. 23, voir aussi les pages 50 à 56). J'avoue avoir du mal à suivre, et pourtant la pensée de l'auteur m'est relativement familière ; je me demande donc ce que peut en comprendre le *quidam*... Vient enfin le dernier paradoxe, que j'appellerai celui de l'ethnocentrisme renversé : on critique l'eurocentrisme et le discours supposément hégémonique de la race, en Occident, et notamment en France, mais on verse dans un nouvel ethnocentrisme où tout est nègre, tout devient nègre, d'ailleurs la raison nègre c'est tout et son contraire ; enfin la condition de l'esclave est uniquement associée à la condition noire : quand on sait qu'il demeure aujourd'hui de l'esclavage dans le monde, et pas nécessairement en Afrique, de la part d'un historien, un tel petit bout de la lorgnette, c'est très étonnant... À la fin du livre, on retrouve la métaphore du veilleur pour qualifier les différentes figures d'un panthéon politique noir : Marcus Garvey, Aimé Césaire, Frantz Fanon, Édouard Glissant, Nelson Mandela... À part le fait que Mbembe soit véritablement l'auteur de ses pages, je ne vois plus grande différence entre lui et Lilian Thuram, qui avait précédemment signé *Mes étoiles noires*¹³...

« Nul n'est tenu d'écrire un livre », disait Bergson. On est encore moins tenu d'en rendre compte quand on juge que ce livre n'apporte en vérité rien à ceux qui l'ont précédé, pour nous en tenir à l'œuvre d'un même auteur. Pour toutes ces raisons, sans doute mauvaises, et parce qu'au-delà de cette lecture, j'ai surtout encore beaucoup à lire et finalement mieux à faire, je ne participerai pas à ce nouvel « à propos ».

Bien à toi,
Anthony

¹³ THURAM (Lilian), avec la collaboration de Bernard Fillaire, *Mes étoiles noires, de Lucy à Barack Obama* [2009]. Paris : éd. Points, coll. Points, n°2626, 2011, 491 p.